Les Drames Ignorés

"L'homme est un loup pour l'homme."

— Oui, dit Pickenhahn, la guerre doit être haie et doit être combattue surtout par ceux qui, comme nous, ont été témoins des atrocités qu'elle engendre....

— Sans doute, répliqua le Major, seulement la guerre cruelle n'est que la conséquence d'une cause plus élevée, blâmable si l'on veut, mais que les gouvernements créent. Nous autres ne devons être que les serviteurs de l'autorité en qui le peuple a mis sa confiance et que les défenseurs de la patrie.

— Vous parlez en soldat, Herr Major, répondit Pickenhahn, mais un citoyen libre comme moi garde sa conscience libre aussi. Le droit du plus fort n'est-il pas sans limites? Et appartient-il à un peuple vainqueur d'user d'atrocités sans noms envers un autre peuple qui, après tout, ne défend que son pays menacé? Je pourrais vous citer quelques-unes de ces atrocités dont j'ai été témoin. J'en garde le frisson dans ma pensée.... J'ai admiré le courage des vaincus, et j'ai eu honte de leur lâcheté des vainqueurs; j'ai eu honte parfois d'être Allemand....

— Parlez, s'écria, au milieu du tumulte qu'avait soulevé la dernière phrase de Pickenhahn, le professeur Hartmann. Racontez-nous un de vos souvenirs de cette terrible guerre franco allemande!

Alors les voix se turent. Les énormes bols de bière se vidèrent. Et sous la clarté pâle d'un abat-jour qui éclairait mal cette longue salle enfumée de taverne allemande, entre ses jambes, sa longue pipe d'où il tirait de temps en temps quelques bouffées, Pickehahn parla ainsi:

"Les Français, à la suite d'un combat malheureux, s'étaient échappés à notre poursuite à la faveur d'une nuit. Le lendemain, leurs positions étant évacuées, l'ordre nous fut donné de nous en emparer. Quelques redoutes venaient d'être occupées quand un nouvel ordre nous fit arrêter. Nous venions d'apercevoir, émergeant de la plaine, les tours carrées et le donjon d'un vieux château semblable à ceux de notre Rhin. Nous nous heurtions, disait-on, à un gros bourg, et nos officiers, qui pensaient prendre la ville sans coup férir, craignaient que le château ne fût occupé par l'ennemi et que celui-ci ne se défendît vaillamment. Le château devenait alors une forteresse formidable et sa position qui nous semblait, de loin, très élevée, en rendrait sans doute l'approche impossible.

"Nous reprîmes notre marche. Un jeune soleil souriait à travers les branches des arbres. Les papillons blancs voletaient parmi les hautes herbes qu'un vent tiède courbait. Le ciel était d'un bleu très pâle. La matinée — une des premières du printemps naissant — s'annonçait superbe. Hélas! quand la nature nous sourirait ainsi, quand les petites fleurs des champs nous regardaient si gentiment passer, fallait-il donc, au lieu de rêver au souffle caressant de la brise, dans un instant, là-bas, accomplir des actes de sauvagerie, arracher la vie à des centaines d'être humains? Pourquoi, mon Dieu?

"Le château grandissait toujours. Ses murs noirs tranchaient dans l'horizon bleu. Nous allions nous battre là. C'était là-bas le but de notre marche, et peut-être aussi le but de notre vie! Soudain, il apparut, lugubre dans sa majesté. Il surmontait une haute colline et une partie de la ville s'étendait à ses pieds.

"Nous fîmes halte.

"Notre artillerie lui lança quelques obus. Il se tut. Qui sait si ce château qui avait l'air abandonné ne renfermait pas dans ses flancs, comme le cheval de Troie, de formidables bataillons? Des éclaireurs revinrent en annonçant que la ville était déserte. Nous marchâmes de nouveau tout en conservant nos positions de combat.

"Nos régiments étaient à peine entrés dans la ville qu'une grêle d'obus s'abattit sur nous. Le château crachait de la mitraille par toutes ses issues, par ses fenêtres, par ses créneaux, par ses portes, et une pluie de fer tombait sans cesse sur nos rangs. Quelques-uns de nos bataillons furent complètement anéantis; d'autres prirent la fuite. Nous battîmes en retraite, mais une heure plus tard, malgré la pluie d'obus qui continuait de pleuvoir toujours, nous donnâmes l'assaut à la forteresse...

"Alors, des milliers de pauvres soldats se ruèrent sur ces murs qui semblaient dédaigner leur attaque. A deux cents pas les régiments s'affaissaient, broyés par la mitraille. Il fallut recommencer trois fois la tentative. Enfin notre artillerie réussit à faire écrouler tout un pan de vieux mur; et nos soldats franchirent la brèche, ivres de sang, en bêtes féroces.... On se battit corps à corps, pendant des heures. Les cadavres étaient entassés dans les couloirs du château, et dans la cour intérieure ils formaient une montagne ruisselante de sang. Les râles des mourants montaient toujours plus nombreux, et — tandis que je parcourais, hagard, avec quelques camarades, les couloirs sombres du château, — je pensais au soleil radieux que j'avais salué à l'aurore dans la plaine, aux prés qui fleuraient bon et aux oiseaux qui chantaient....

"Nous étions huit, sous la conduite d'un lieutenant, et nous parcourions ces couloirs, sur lesquels s'ouvraient de nombreuses cellules, dans l'espoir horrible de rencontrer quelque Français.

"Soudain, notre chef nous fit arrêter et nous désignant trois officiers français qui se trouvaient devant nous, immobiles, il nous fit abaisser les canons de nos fusils et nous commanda: "Feu!".... J'avais pu distinguer ces officiers. Ils nous regardaient avec calme et bravoure, et le plus vieux, le plus haut gradé, qui était sans doute le commandant du château, avait croisé les bras devant nos fusils baissés... Huit détonations retentirent: deux officiers étaient tombés. Le plus âgé était resté debout. Alors, il prit son revolver et nous cria:

— "Vous n'avez pas su me tuer! Il faut donc, afin de ne pas survivre à la prise de ma citadelle, que je me tue moi-même?"

"Mais avant qu'il eût pu faire usage de son arme, notre chef s'était jeté brusquement sur lui. Il lui prit son revolver, nous commanda de lui attacher les mains et cria au prisonnier:

— "Ce n'est pas ainsi que tu dois mourir. Suis-nous!"

"Nous reprîmes notre marche par les corridors. C'était lugubre. On entendait, assourdie par l'épaisseur des murs, la fusillade qui crépitait sans cesse. Où allions-nous ainsi? Où conduisions-nous ce chef? Pourquoi n'avions-nous pas fusillé tout à l'heure celui qui avait voulu mourir si héroïquement?

"Les corridors se firent plus sombres. Nous marchions au hasard. Nous montâmes quelques marches et nous nous trouvâmes dans une vaste salle sombre, éclairée seulement par une petite lucarne taillée dans le mur. Au centre de cette pièce on distinguait la margelle d'un puits. Notre officier attacha une pierre à un journal, mit le feu au papier et lança le tout dans le puits. La flamme tourna sur elle-même, descendit, descendit longtemps, et lorsqu'elle eut enfin rencontré l'eau, elle s'éteignit. Quand il se fut assuré de l'extrême profondeur du puits, notre chef fit approcher le Français, lui fit lier les pieds et l'adossant à la margelle du puits, il dit lentement:

"Français, des milliers d'Allemands viennent d'expirer par ta faute. Leur mort crie vengeance. Tu vas mourir."

"Puis, se tournant vers nous, il nous fit un signe affreux que nous comprîmes tous; et nous restâmes figés, dans une horreur atroce, aussi blêmes que le condamné qui se trouvait devant nous.

"L'officier, voyant notre hésitation, rugit:

"Voulez-vous m'obéir?

"Alors, ce fut terrible. Trois des nôtres, en tremblant, s'approchèrent du puits, obéissant à la parole du chef, comme des brutes sans raison, prirent l'homme par les jambes et le firent basculer par-dessus la margelle. Le Français cria dans un râle horrible:

"Oh! vous êtes des lâches!"

"Puis il disparut dans l'abîme. Longtemps nous entendîmes le frôlement du corps contre les parois, puis un grand cri, assourdi par la distance, monta du fond du puits dans les ténèbres, auquel succéda le bruit très faible de la chute d'un corps.

"Et ce fut tout...

"Nous demeurions au bord du puits, hagards et pétrifiés. Nous étions incapables de nous mouvoir et la pensée avait fui de nous. Nous fûmes tirés de notre torpeur par le ricanement de notre chef;

"Il a son compte!" fit-il.

"Alors, que vous dirai-je? une colère muette s'empara de nous tous. Nous rougissions d'être des Allemands. Nous étions de lâches, oui des lâches, comme l'avait dit ce brave officier français que nous venions d'assassiner. Une fureur folle descendit de notre cerveau dans nos membres et tous nous nous précipitâmes sur notre chef. Un cri sourd s'échappa de nos poitrines et nos huit baïonnettes transpercèrent son corps de part en part.

"Puis, toujours sans un mot, nous nous enfuîmes de cette salle sinistre, gardant au fond de notre âme le secret angoissant de ce drame terrible. Un baume consolait notre douleur: c'était l'honneur du soldat allemand sauvé!"

Pickenhahn se tut. Les auditeurs, qui avaient presque crié d'horreur au moment où l'orateur parlait du meurtre de l'officier français, entouraient maintenant Pickenhahn; tous lui serraient les mains; des bans frénétiques furent battus en son honneur.

Et ce fut le Major, les yeux mouillés, qu'on entendit:

— "Oui, Pickenhahn, dit-il, la guerre est une chose terrible et barbare. Il n'en faut plus. Elle doit mourir.

— "Vous avez raison, répondit M. Berger, mon compagnon de voyage. La guerre, dernier vestige des époques barbares, doit disparaître devant le progrès, devant la paix bénie. Oublions nos anciennes luttes sauvages. L'universel amour doit, dès ce soir, nous unir à jamais."

Et nous nous serrâmes les mains avec émotion.

— "Vive la Paix!" cria Pickenhahn.

Nous répondîmes: "Vive la Paix!"

L'émigration japonaise dans l'Amérique latine.

L'émigration japonaise prend des proportions considérables dans l'Amérique latine. Huit cents Nippons viennent de débarquer au Pérou pour être employés dans les plantations de canne et café et dans les rizières.

Des groupes importants vont être débarqués prochainement dans l'Argentine ainsi qu'au Brésil où il existe déjà une colonie japonaise.

La compagnie japonaise Toyo-Kisen-Kaisha a organisé un service de navigation pour le transport des émigrants et aussi des marchandises en raison des traités de commerce négociés par le Japon avec le Chili, l'Argentine et le Brésil.

La même émigration se porte ou va se porter aussi en Colombie et au Mexique.

Le précédent de la Californie ne permet pas au gouvernement américain de demander aux républiques latines d'Amérique d'exclure les Japonais de leur territoire, quoique cette migration des Nippons dans l'Amérique hispano-portugaise puisse être dans l'avenir un facteur économique susceptible de provoquer les perturbations et les complications les plus sérieuses.

Ce n'est pas en un pareil moment, en conclut le "Globe," de Londres, que l'Angleterre doit négliger et abandonner ses îles des Antilles, qui occupent dans cette partie du monde une situation stratégique précieuse.

UN GLAS.

Un télégramme de Constantinople annonçait récemment que les ambassadeurs de France et d'Italie s'étaient mis d'accord pour que la protection des ordres religieux passât, là bas, de la première à la seconde de ces deux nations.

La nouvelle, si elle est exacte, n'a rien d'imprévu: tout faisait présumer, au contraire, que l'événement se produirait à brève échéance. Et pourtant, une lueur d'espoir subsistait encore chez ceux qui ont quelque souci de notre prestige en Orient. C'est donc une heure néfaste et solennelle qui sonne pour nous: c'est le glas d'une suprématie morale qui, pendant plusieurs siècles, nous avait appartenue sans partage. Tous les cœurs vraiment français ne pourront que s'en affliger.

Il faut avoir résidé en Orient pour se rendre compte de l'influence extraordinaire qu'y exerce ce tout élément religieux. On serait tenté, en effet, de croire que ce que l'on appelle le fanatisme des musulmans est de nature à exclure non seulement l'action, mais même la coexistence des confessions autres que la leur, tandis que, tout au contraire, nul autre pays ne professe à un plus haut degré le respect des religions étrangères et de leurs représentants. Et ce n'est point un spectacle banal que de voir, comme je l'ai vu, les processions catholiques se dérouler entre deux haies de soldats turcs, et la foule regarder passer avec déférence ce Dieu que l'on bafoue chez nous, ces hommes de Dieu que l'on y persécute. En vérité, le contraste est attristant.

Autre exemple du respect dont je parle: Plus d'un prêtre catholique s'en vient en touriste visiter ces intéressants et beaux pays. Un jour, l'un d'eux m'ayant dit qu'il allait revêtir le costume laïque afin de n'être point inquiété: "Gardez-vous en bien, lui répondis-je. Votre soutane sera pour vous la meilleure et la plus sûre des sauvegardes; elle vous ouvrira toutes les mosquées, même les plus mystérieuses, et les imans, en la voyant, viendront, d'un cœur sincère, vous souhaiter la bienvenue."

Voici encore ce que me contait, il y a vingt ans, la supérieure des Filles de la Charité, à Péra. En 1878, un soldat turc, fort éclopé, fut hospitalisé chez elles à son retour du théâtre de la guerre. Il en sortit guéri et, reconnaissant, proclamant qu'il garderait éternellement le souvenir des bons soins reçus. Six mois après, il se présente devant la supérieure en compagnie d'un soldat plus malade encore qu'il ne l'avait été: "Ma Sœur, lui dit-il, j'ai pensé que le meilleur moyen de vous prouver ma gratitude était de vous amener mon camarade."

Si je note ces souvenirs, ce n'est pas seulement pour rendre hommage à la tolérance des musulmans, mais pour montrer quelle place magnifique se sont faite, au milieu d'eux, nos religieux, et comment ils ont forcé l'estime et conquis la sympathie générale: c'est aussi pour faire ressortir davantage la faute impardonnable, criminelle même au point de vue national, que viennent de commettre ou vont commettre nos gouvernants. Car, aux yeux des gens de là-bas, la personnalité de tous les religieux était inséparable, en quelque sorte, de la nôtre; car ces voiles qui flottaient dans les rues, ces soutanes et ces robes qui balayaient leur sol, étaient des soutanes et des voiles français, quelle que fût la nationalité de ceux qui les portaient. Molester l'un d'eux, c'était, chacun le savait bien, s'exposer aux revendications de la France catholique, et notre vieille réputation de nation grande entre les plus grandes en conservait, parmi les populations, même depuis nos revers, quelque lustre et quelque rayonnement.

Je les ai vus à l'œuvre, ces hommes et ces femmes. Ils ne perdaient aucune occasion d'évoquer notre nom et de chanter nos louanges devant les enfants de toutes nationalités confiés à leur sollicitude. La langue de notre pays formait la base de leur enseignement; leurs leçons d'histoire célébraient nos gloires nationales. Ils marquaient ainsi leur reconnaissance pour les modestes subsides que nous leur accordions et surtout pour l'appui si efficace que nous leur prêtions en toute circonstance. Et cet enseignement laissait sa trace indélébile dans les âmes des jeunes Orientaux, préparant des générations où le nom de la France vibrait et se perpétuait à travers les âges.

Et maintenant que va-t-il se passer? C'est, en vérité, assez facile à prévoir. Le recrutement des religieux d'Orient ne se faisant plus en France, ce seront, en grande partie, des Italiens, des Espagnols, des Allemands qui remplaceront les nôtres. Protégés par leurs gouvernements respectifs, ils se garderont bien, et à bon droit, d'enseigner notre langue et de perpétuer notre souvenir. Quant à ceux de nos prêtres qui auront le courage, par patriotisme et par dévouement, de rester à leur poste, s'imagine-t-on ce qu'ils devront souffrir à voir s'éloigner d'eux la main toujours puissante qui les soutenait et les protégeait?

On va, dit-on, envoyer là-bas des instituteurs laïques: il faut vraiment bien peu connaître l'Orient pour s'imaginer qu'ils y pourront réussir! On oublie, ou l'on veut oublier, en le faisant, que l'idée de Dieu, sous quelque forme qu'elle soit présentée, demeure le fondement de toute éducation en dehors de la nôtre; croit-on que les parents de ces enfants arméniens, grecs, catholiques, supporteront comme nous qu'on la bannisse de l'école et que des représentants de notre athéisme officiel et de nos idées révolutionnaires soient admis à former des âmes? Ceux qui ont conçu cette ridicule espérance prouvent qu'ils n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe à l'étranger, aussi bien en Turquie qu'ailleurs.

Il y a longtemps qu'on le répète: aucun de nos ambassadeurs à Constantinople ou de nos agents en Orient, à quelque religion qu'il appartienne, fût-il lui-même "areligieux", ne peut, après un séjour si limité qu'il soit, se méprendre sur la nécessité de maintenir notre protectorat catholique dans cette partie du monde. Mais l'heure est venue où des avertissements répétés ne servent plus de rien; comment pourraient-ils lutter contre le sectarisme de nos gouvernants? Qu'importe, d'ailleurs, à ces derniers notre influence au-dehors, pourvu qu'ils puissent satisfaire leurs ambitions et conquérir l'approbation de leurs partis?

Il n'est, comme on dit, qu'un mot qui compte: notre commerce est, depuis quelques années, dominé là-bas par celui de l'Allemagne: notre prestige militaire est forcément amoindri. Il nous restait encore un véritable et excellent moyen d'action, celui que je viens de dire; et il va disparaître. L'œuvre de plusieurs siècles de diplomatie intelligente et de suprématie guerrière va s'effondrer, parce qu'il a plu à des électeurs abusés et inconscients de choisir, comme représentants, des hommes n'ayant aucune notion de notre politique orientale et auxquels il est bien indifférent que nous n'existions plus désormais là-bas pourvu que quelques ignorants poussent des vagissements de joie devant les ruines qu'ils préparent et celles qu'ils ont déjà accumulées.

Quelle tristesse et quelle honte!....

UN EX-DIPLOMATE.

L'Enfant Trouvé.

Lorsque les enfants d'ouvriers rencontrent des enfants de grande famille, guindés sous leurs beaux habits, et corrects comme la bonne allemande qui les mène au parc Monceau, il ne vient jamais à l'idée des enfants d'ouvriers que, dans leur simple logis, autour de la nappe blanche, auprès du modeste brasier de coke, on est plus aimé, plus chéri, plus gâté que dans ces grandes familles, où la vie, à force d'élégance et de tenue, est devenue presque automatique.

Cependant, de sombres drames s'y déroulent parfois, malgré l'indifférence qui règne en ces familles et glace toute tentative d'affection.

Et, sans doute, un de ces drames avait dû se passer dans l'hôtel à façade gothique qui se dresse à deux pas de la place Malesherbes.

Vers minuit, une femme était sortie de l'hôtel, avec un enfant dans les bras; et elle avait couru rapidement, se cachant dans l'ombre des maisons, jusqu'à l'entrée de la rue Jouffroy. Elle s'était arrêtée là, un instant, croyant encore entendre la voix coupante de son mari:

— Il faut que cette enfant ne soit plus ici demain! Vous en ferez ce que bon vous semblera: mais il faut que cette enfant soit perdue pour vous, oubliée ... Quant à nous, nous partirons cette nuit....

— Soit! j'y consens .... mais demain seulement.... je pourrai chercher....

— Non.... Cette nuit! Je le veux.

Et elle était allée prendre, dans son berceau, l'enfant qui dormait, cette enfant qu'elle avait à peine connue, et dont la vie s'était bornée jusque-là au bonnet enrubanné de sa nourrice, puis aux façons brutales d'une bonne d'outre-Rhin. C'était la première fois qu'elle portait son enfant aussi longtemps. Et, dans la nuit, elle songeait: à qui s'adresser pour que sa fille ne fût pas abandonnée?

Elle n'avait point de famille, pas de mère. Et, tout à l'heure, elle devait partir avec son mari....

Alors, elle courut, éprouvant le besoin de s'éloigner des larges avenues endormies de son quartier et se trouvant moins seule à mesure qu'elle passait par ces petites rues, où les boutiques des marchands de vin jettent leur clarté.

Elle arriva ainsi jusqu'à l'entrée d'un jardin, dont la porte était dominée par un réverbère.

Et elle lut sur un écriteau:

MESDEMOISELLES BRIDOUT
Pensionnat de demoiselles

La nuit était douce, presque chaude. Il venait de ce jardin une bonne odeur de plantes. La jeune femme se dit qu'une maîtresse d'institution aimerait peut-être son enfant. La porte était justement entr'ouverte; et cela la décida.

Elle s'avança, puis elle eut peur quand le sable cria sous ses pas; elle posa son cher fardeau dans un massif de verdure, n'osant pas aller jusqu'à la maison.

Comme elle sortait, des ouvriers passaient dans la rue. Elle leur dit en tremblant:

— N'entendez-vous rien derrière ce mur?

— Quoi donc!

— On dirait un enfant qui pleure....

Et, pendant que ces hommes franchissaient la porte, elle enfuit....

Les deux demoiselles Bridout dormaient dans la même chambre.

Leurs élèves ne pénètrent jamais dans cette chambre, dont les rideaux blancs, relevés par des rubans bleus, ressemblent à des rideaux de jeunes filles, comme tous leurs meubles, qui sont blancs et bleus, avec un petit air vieillot et une odeur d'autrefois.

Elles s'étaient endormies, dans leurs lits de fer qui se touchent, après s'être donné la bonne caresse du soir, l'étreinte où, depuis bien des années, elles retrouvaient le souvenir de la famille envolée. Car elles étaient seules en ce monde: et, quand l'une souffrait, l'autre souffrait aussi, de même qu'elles ne savaient être heureuses que lorsqu'elles pouvaient l'être toutes les deux.

Qui donc venait les réveiller au milieu de la nuit? Qui donc frappait à leur porte?

Elles parurent en même temps à la fenêtre de leur chambre.

Un ouvrier criait, de cette voix canaille qu'on a en sortant du cabaret:

— Hé! la mère! C'est un gosse qu'on a trouvé dans vot' jardin!

Un enfant! Chez elles!

Elles descendirent, à peine vêtues; et leurs deux visages se penchèrent en même temps sur le paquet de langes que tenait l'ouvrier. Elles prononcèrent toutes deux:

— Donnez-le-moi!

Et elles étaient embarrassées, ne sachant pas très bien comment cela se manie, un enfant de deux ans. Dans leur pension, elles n'avaient pas de fillette au-dessous de six ans.

— Allons, dit l'aînée, tu ne sais pas, toi! Laisse-moi le prendre.

Puis, suivies des ouvriers, elles regagnèrent leur maison. L'enfant s'était éveillé et regardait ces inconnus; et comme tous lui souriaient, il se mit à sourire aussi.

— C'est pas plus grand que ça, et c'est déjà gentil, déclara l'un des hommes.

— Faut tout de même qu'une mère soit rudement mauvaise d'abandonner son petit!

Et, peu à peu, l'indignation grossissait, à la vue du beau linge qui enveloppait l'enfant: sa brassière de piqué anglais, sa petite bavette ruchée de valenciennes, son bonnet brodé et ses langes de douce laine blanche à liseré bleu.

Les deux vieilles demoiselles le défaisaient, tout émues, prises d'un tremblement, curieuses même.

— C'est une fille... Pauvre petite!

L'enfant était belle, grassouillette. Heureuse d'être démaillotée, elle battait l'air de ses pieds.

— Et ton papa, ta maman?

— Papa ... maman.... balbutia l'enfant, comme étonnée de cette question.... toujours sortis....

Et elles cherchaient dans son linge: aucune marque, aucune initiale. On ne retrouverait sans doute pas les parents. Et elles se révoltaient déjà à cette pensée que l'enfant, trouvée la nuit dans leurs jardin, serait confiée à des indifférents, élevée dans un hospice....

Autour d'elles, on parlait du commissaire de police, d'une déclaration qui était nécessaire. Et bientôt on se rendit en bande jusqu'au poste. Les ouvriers racontèrent l'histoire de cette femme qui leur avait signalé les cris de l'enfant et avait disparu après cela. On inscrivit les dépositions; les demoiselles Bridout signèrent sur le registre. Ensuite elles demandèrent:

— Si vous vouliez bien la garder? Elle serait mieux qu'ici.... Demain, à trois heures, on ira chez vous.

Elles regagnèrent leur maison, portant à tour de rôle l'enfant qui s'était endormie de nouveau, et murmurant:

— Jusqu'à demain, nous allons bien la soigner.

Le lendemain, toutes deux furent distraites pendant leurs cours; et, quand midi sonna, elles annoncèrent que les punitions étaient levées et que, ce jeudi-là, — car c'était un jeudi, — aucune élève ne serait retenue à la pension. Elles avaient besoin d'être seules, bien seules, pour soigner le petit être qu'on leur avait confié, jusqu'au moment où on le leur enlèverait.

Elle étaient remontées dans leur chambre et se tenaient auprès du lit où la fillette assise leur avait souri dès qu'elles étaient entrées. Elles essayaient de causer avec elle, prenant chacune une de ses mains, lui apprenant leurs noms:

— Dis Hortense.... Dis Juliette....

L'enfant répétait les noms et passait ses mains sur le visage des vieilles filles. Et elles éprouvaient un sentiment nouveau, elles se sentaient presque rajeunies.

Depuis le matin une phrase était venue souvent à leurs lèvres:

— Si j'étais seule!

Et cependant elles voulaient se défendre contre cette affection nouvelle qui pénétrait peu à peu dans leur cœur. Ne s'étaient-elles point promis de vivre exclusivement l'une pour l'autre? Leur existence ne devait elle pas s'écouler simplement, dans cette chambre, où pas un meuble n'avait été changé depuis leur installation, dans les deux salles contiguës où elles faisaient leurs cours, dans le jardinet dont chacune travaillait une moitié?.... Et chacune pensait que, si elle allait dévoiler le projet qui avait germé insensiblement dans sa tête, l'autre aurait le droit d'être jalouse.

Au milieu des babillages de l'enfant, elles se mirent à causer. L'aînée prononça:

— L'homme va venir à trois heures....

Cet homme, qu'elles attendaient, éveillait en elles le souvenir de leur enfance, comme une vision du grand diable dont on les épouvantait jadis, le grand diable avec une hotte qui venait chercher les mauvais enfants. C'était enfantin; et cela les avait fait pleurer un peu.

— Pauvre petite!.... Quand je pense qu'elle sera peut-être malheureuse!

— Oh! sûrement. C'est affreux de l'avoir abandonnée ainsi!

— Et Dieu sait de quelle façon on l'élèvera? Car, enfin, qui l'élèvera? Sais-tu, toi?

— C'est le gouvernement qui s'en charge.

— Le gouvernement! Le gouvernement! Est-ce qu'il a de ça, le gouvernement?

Et l'aînée se donna un grand coup sur la poitrine.

Maintenant, la cadette, avec l'enfant sur les bras, se promenait fébrilement, d'un bout à l'autre de la chambre.

— Cela me crève le cœur, vois-tu, de penser qu'il y a des mères capables d'abandonner un enfant! Pourquoi Dieu envoie-t-il des enfants à de telles femmes?.... Si j'avais eu le bonheur d'en avoir un, je te jure bien....

Après un silence, la cadette reprit:

— C'est l'heure. Il va venir....

Elles allèrent à la fenêtre et y restèrent longtemps, les yeux fixés sur la rue, anxieuses, déjà attristées à la pensée de leur bonheur qui était sur le point de finir. Elles regardaient tous les passants, tremblant quand un d'eux semblait se diriger vers leur porte.

— Si nous préparions son paquet?

Elles avaient réuni une petite layette, pour que l'enfant ne s'en allât pas dénuée.

— Non. Nous arrangerons cela quand l'homme sera arrivé. De cette façon, nous la garderons un peu plus longtemps.

Auprès d'elle, ainsi que tout le jour, elles demeurèrent le soir.

Hortense prononça timidement:

— On aura oublié.

— Sans doute.... Et on viendra demain.

— Il faudra prévenir de nouveau; car si, demain, on oubliait encore....

— Si on oubliait...

Eh quoi! Elles avaient eu cette chance d'être oubliées aujourd'hui: et, demain, elles passeraient une nouvelle journée d'anxiété, de fièvre, avec cette incertitude qui, depuis le matin, les rendait malades!....

Non, non!

Et se cacher leurs sentiments, leurs désirs, quand elle s'aimaient, c'était mal.

Ces deux femmes se sentaient peu à peu devenir mères....

Soudain, les yeux dans les yeux, lisant mutuellement leurs pensées, elles devinèrent: et toutes deux s'écrièrent avec joie:

— Si nous la gardions!

L'ESPRIT DES AUTRES

Un de nos amis, qui se trouve dans une petite ville d'eaux perdue du Plateau central, demande au garçon:

— Avez-vous des water closets?

Le garçon se frappe le front, va conférer longuement avec le "patron". Et celui ci arrive avec l'air obséquieux et averti d'un homme qui a tout et qui ne saurait rien refuser:

— Monsieur, nous n'en avons plus depuis ce matin!....

On parle d'un usurier notoire qui a une "affaire" d'honneur".

— Vraiment, il se bat!

— Au premier sang....

— Pour cent?

Jean-Jacques Rousseau Botaniste

L'œuvre de Rousseau, géniale parfois, absurde et néfaste souvent, sera éternellement discutée: et les conférences de M. Jules Lemaître ont soulevé bien des contradictions.

Il est pourtant un point sur lequel tombent d'accord tous les critiques: c'est le sentiment profond que Jean-Jacques avait des beautés de la nature. Lorsqu'il parle du charme des prés et des bois, il le fait avec une poésie pénétrante, avec l'éloquence émue de la conviction; alors, il trouve tour à tour des cris vibrants d'admiration ou de doux et tendres accents.

C'est dans la solitude des campagnes que Rousseau cherche le calme pour son âme toujours en proie aux orages. Dans ses dernières années surtout, son état nerveux s'est exaspéré par les déceptions, l'exil, les poursuites continuelles; il tourne à la "neurasthénie." Mais

La nature est là qui l'invite et qui l'aime

il l'a compris; et parfois l'amante fidèle sait endormir son tourment.

Dans sa retraite, en particulier à l'Ermitage, chez Mme d'Epinay, ce philosophe des plaisirs simples s'adonne quotidiennement à la botanique; ainsi qu'il le raconte dans les "Confessions," il y consacre trois ou quatre heures de la matinée; et sa correspondance avec Males, herbes, M. de la Tourette et d'autres, nous fournit, sur ce sujet, des pages délicieuses.

Il n'affecte pas en cette étude les airs d'un savant: "Je cherche, dit-il, à me donner des amusements doux et simples que je puisse goûter sans cesse et qui me distraient de mes malheurs. Je n'ai ni dépense à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères." Et il avoue que cette occupation devrait "suffire pour rendre la vie heureuse".

Avec Malesherbes et la Tourette, c'est un échange naïf de la découverte d'une variété végétale, et du procédé pour la bien classer, de ces mille riens qui font la joie du botaniste.

Rousseau "n'étudie la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer". Et jamais il ne sépare son admiration "pour les brillantes fleurs, l'émail des prés, les ombrages frais, les ruisseaux, les bosquets, la verdure", de la pensée du Créateur.

"Quel charme écrit-il, que ces journées passées avec la nature entière et son incomparable auteur!".

Il herborise en flânant, se perdant de préférence dans les lieux sauvages et abandonnés. Les parcs à la française, alors à la mode, ne sont pas de son goût; il comprend la campagne sans artifice, sans allées régulières et symétriques. Il aime les sentiers "dont la direction n'est pas toujours en ligne droite, mais avec je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant". Est-ce assez joli?

C'est là que, se reposant de ses travaux, le rêveur effeuille une corolle et cherche une plante qu'il collectionnera au retour avec une joie enfantine. "L'occupation de travailler à des herbiers remplira très agréablement mes beaux jours d'été", écrit-il à Malesherbes; et ailleurs, il remarque que "cette douce et charmante étude remplit d'intéressantes observations les vides du temps que les autres consacrent à l'oisiveté ou à pis" (mai 1772).

Il réalisait alors ce qu'il exprimait quelques années auparavant: "Je sens qu'avec les gramens d'une cour ou d'un pré, j'aurais de quoi m'occuper tout tout le reste de ma vie sans jamais m'ennuyer un instant."

Hélas! pourtant, l'ennui, l'incurable ennui ne s'éloignait que quelques heures et le mal du "moi" le torturait de nouveau. Ce précurseur du romantisme n'avait en lui qu'un sens sainement équilibré: la délicieuse, la pittoresque poésie des champs et des bois. Quels élans nous ont valus les impressions rapportées de ses promenades! "L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur: la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration.... et me faisaient souvent redire en moi-même: "Non Salomon, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux".

Ne donnerait-on pas bien des pages de l'Emile, de la Nouvelle Héloïse et du "Contrat social" pour les dignes comme celles là?